

Le malentendu de l'excès de communication (2)

Pourquoi les réseaux socio-techniques vivent-ils de traduction ?



Post de blog



Une question laissée ouverte

Dans le premier article de cette série, nous sommes arrivés à une conclusion relativement simple. Les innovations complexes souffrent généralement moins d'un excès d'information que d'une difficulté à construire une compréhension partagée. Cette observation conduit toutefois à une autre question.

Si les innovations ont besoin d'être expliquées, qui réalise ce travail de médiation ? Comment des acteurs porteurs d'intérêts, de compétences et de langages différents parviennent-ils à construire une compréhension suffisamment commune pour agir ensemble ?

Pour répondre à cette interrogation, il faut déplacer le regard. Après la diffusion des innovations, il faut examiner les réseaux qui rendent cette diffusion possible.

Le réseau ne préexiste pas

Notre intuition spontanée consiste souvent à considérer les réseaux comme des réalités déjà constituées. Les entreprises, les administrations, les investisseurs, les communautés ou les plateformes numériques apparaissent comme des acteurs qui se rencontrent à l'intérieur d'un réseau déjà existant.

Michel Callon propose une lecture différente. Selon lui, le réseau n'est pas le point de départ. Il est le résultat. Avant qu'un collectif puisse agir, encore faut-il que des acteurs différents parviennent à définir un problème commun, à identifier des intérêts convergents et à construire des relations suffisamment stables pour coopérer. Le réseau apparaît ainsi comme une construction progressive.

Construire une question commune

La première difficulté n'est généralement pas de trouver une solution. Elle consiste à définir le problème. Un investisseur, une administration publique, un opérateur technique et une communauté locale ne regardent pas nécessairement une situation de la même manière. Chacun possède ses propres priorités, ses propres contraintes et ses propres attentes.

Avant même de coordonner leurs actions, ces acteurs doivent donc parvenir à reconnaître qu'ils participent à une même problématique. Cette étape paraît évidente. Elle constitue pourtant l'un des premiers travaux de traduction.

Faire converger les intérêts

Une fois le problème défini, une seconde difficulté apparaît. Pourquoi des acteurs différents accepteraient-ils de participer à la même démarche ? L'investisseur recherche une rentabilité. L'administration publique poursuit un objectif de politique publique. L'opérateur technique cherche à déployer une solution. Les communautés locales souhaitent des bénéfices tangibles pour leurs territoires.

Ces intérêts ne sont pas identiques. Pourtant, un projet collectif devient possible lorsqu'ils parviennent à identifier des points de convergence suffisants. La coopération naît rarement de l'identité des intérêts. Elle résulte généralement d'un travail d'alignement.

Le réseau est une construction

Cette idée conduit à un renversement important. Les réseaux ne préexistent pas aux acteurs qui les composent. Ils émergent progressivement à travers des opérations de coordination, d'intéressement et de mobilisation. Autrement dit, les réseaux ne sont pas découverts. Ils sont construits.

Cette observation est particulièrement utile pour comprendre les projets contemporains associant technologies numériques, institutions publiques, investisseurs et territoires. Leur réussite dépend moins d'un acteur isolé que de la capacité du collectif à maintenir des alignements suffisamment stables.

Comment faire circuler une forêt ?

Bruno Latour aborde la question sous un autre angle. L'un de ses exemples les plus connus porte sur un problème apparemment simple. Comment faire circuler une forêt sans déplacer la forêt elle-même ? La question peut sembler étrange. Elle est pourtant au cœur de nombreuses activités contemporaines.

Comment un territoire devient-il une carte ? Comment une mesure environnementale devient-elle une donnée ? Comment une donnée devient-elle un rapport ? Comment un rapport devient-il une décision ?

Les chaînes de transformation

Entre la réalité observée sur le terrain et la décision prise dans une institution éloignée, une longue série de transformations intervient. Les observations deviennent des mesures. Les mesures deviennent des données. Les données deviennent des tableaux. Les tableaux deviennent des rapports. Les rapports deviennent des décisions.

Chaque étape simplifie la réalité tout en la rendant plus facile à transporter, à comparer et à utiliser. C'est ce que Latour appelle une chaîne de référence.

Aucun fait ne circule seul

Cette idée possède aujourd'hui une portée considérable. Un crédit carbone ne circule pas seul. Un actif numérique ne circule pas seul. Une certification environnementale ne circule pas seule.

Entre l'objet initial et son utilisation finale interviennent toujours de multiples médiateurs : experts, institutions, organismes de certification, plateformes numériques, administrations ou investisseurs. Chaque intermédiaire traduit ce qu'il reçoit avant de le transmettre à son tour. La circulation repose donc sur une succession de traductions.

Les réseaux sont fragiles

Une dernière étape consiste à s'interroger sur la durée de vie des réseaux. Une fois construits, peuvent-ils fonctionner indéfiniment ? John Law répond par la négative. Selon lui, aucun réseau n'est définitivement stabilisé.

Les intérêts évoluent. Les réglementations changent. Les technologies se transforment. De nouveaux acteurs apparaissent tandis que d'autres disparaissent. La stabilité d'un réseau constitue moins un état durable qu'un équilibre continuellement reproduit.

Traduire pour maintenir

Cette idée est particulièrement importante. Lorsqu'un réseau fonctionne correctement, les acteurs ont tendance à oublier le travail nécessaire à son maintien. Les réunions paraissent répétitives. Les explications semblent redondantes. Les reformulations donnent parfois l'impression de répéter les mêmes choses.

Pourtant, ces activités remplissent souvent une fonction essentielle. Elles permettent de corriger les incompréhensions, d'intégrer de nouveaux participants, d'adapter le projet à son environnement et de maintenir les alignements construits précédemment. Dans cette perspective, traduire revient souvent moins à répéter qu'à réparer.

Une autre manière de voir la communication

Cette conclusion permet de revenir à la question qui a servi de point de départ à cette série. Communique-t-on trop ? Les travaux de Callon, Latour et Law suggèrent une réponse différente.

Dans un réseau socio-technique complexe, l'enjeu principal n'est pas seulement de faire circuler de l'information. Il consiste à construire, entretenir et maintenir les relations qui rendent cette circulation possible. La traduction n'apparaît plus comme une activité périphérique. Elle devient une condition de l'action collective.

Une nouvelle question

Cette réflexion conduit toutefois à une nouvelle interrogation. Que se passe-t-il lorsque les objets qui circulent deviennent eux-mêmes de plus en plus abstraits ? Que devient le travail de traduction lorsque les réseaux associent blockchain, tokenisation, finance, réglementation, ressources naturelles et développement territorial ?

Car les systèmes contemporains de finance digitale présentent une caractéristique particulière. Ils relient des acteurs nombreux, parlent plusieurs langages simultanément et manipulent des objets dont la compréhension devient de plus en plus éloignée de l'expérience ordinaire.

Dans un tel contexte, la traduction ne sert plus seulement à construire ou à maintenir les réseaux. Elle devient progressivement une véritable infrastructure d'intelligibilité. C'est cette infrastructure invisible que nous examinerons dans le troisième article de cette série.